

## Pascal Picq: «Le confinement peut nous faire réfléchir sur ce qui se délitait»

PAR ANTOINE PERRAUD  
ARTICLE PUBLIÉ LE SAMEDI 28 NOVEMBRE 2020

Que fait de nous le chaos du confinement ? En quoi l'anthropologie est-elle la grande oubliée de la modernité ? Comment nous adapter pour devenir une société évolutionnaire ? Réponses avec le paléanthropologue Pascal Picq.

Pascal Picq, 66 ans, **paléanthropologue** ayant longtemps travaillé au Collège de France aux côtés d'Yves Coppens, est un esprit délié qui sort des sentiers battus universitaires. Il est l'auteur d'une trentaine d'essais, dont, avec Michel Serres et Jean-Didier Vincent : *Qu'est-ce que l'humain ?* (Le Pommier, 2003). Il a publié quatre livres ces deux dernières années : *Sapiens face à Sapiens* (Flammarion) ; *L'Intelligence artificielle et les chimpanzés du futur*, ainsi que *Et l'évolution créa la femme* (tous deux chez Odile Jacob) ; plus un volume d'entretien avec Denis Lafay, qui vient de paraître aux Éditions de l'Aube : *S'adapter ou périr. Covid-19 : faire front*. Il rédige en ce moment, dans l'Oise où il est confiné, un essai dont le titre est déjà tout un programme : *Les Chimpanzés et le télétravail*.

**Vivons-nous un retour à la caverne – cependant connectée ?**

**Pascal Picq :** Vous semblez victime d'un autre mythe de la caverne que celui de Platon : un mythe longtemps véhiculé par l'enseignement primaire en France, plus d'un demi-siècle encore après la publication du roman *La Guerre du feu* (1909) !



L'une des innombrables couvertures du roman de J.-H. Rosny aîné. (© Capture d'écran du site SF EMOI)

Les cavernes et les grottes ne constituaient qu'une faible partie de l'habitat prisé par les hommes et les femmes préhistoriques, qui appartenaient à des sociétés reposant sur une dynamique de fusion/fission. C'est-à-dire à des communautés – on peut l'observer chez les chimpanzés, nos frères d'évolution – dont l'organisation sociale est marquée par des regroupements ou des déplacements collectifs ; avec néanmoins de possibles séparations, qu'il s'agisse de s'adonner à des relations sexuelles ou bien de préparer dans son coin un sale coup...

Nos sociétés contemporaines vivent elles-mêmes une fusion et une fission, désormais orchestrées à partir des contraintes héritées de la révolution industrielle – postes de travail imposés par les moyens de production.

Le mythe de l'homme des cavernes a été propulsé par l'idéologie du progrès, qui trouvait là un parfait repoussoir. La préhistoire aurait été une sombre catastrophe dont l'humanité n'a eu de cesse de s'extirper. J'y vois également la trace d'un

rousseauisme naïf, qui a durablement marqué les esprits. Buffon, en son temps, avait déjà contredit Rousseau : nos ancêtres n'étaient pas isolés dans leurs antres.

### **C'est pourtant ce qui nous arrive aujourd'hui...**

Le confinement va en effet à l'encontre de ce qu'est notre éthologie – c'est-à-dire nos comportements habituels. Notre cerveau social a développé un facteur primordial : vivre avec les autres, aller vers eux. D'où l'épouillage, chez les grands singes, que les sociétés humaines n'ont cessé de pratiquer dans des formes de plus en plus sophistiquées, comme le langage.

Nous avons besoin de manger et de discuter ensemble. Personnellement, lorsque mon interlocuteur, lors d'un repas ou d'une conversation, regarde son téléphone portable, voire pianote sur son écran, je le vis comme un moment désagréable et vexant : une rupture d'épouillage !

### **Le télétravail constitue-t-il une telle rupture ?**

La fission n'est possible qu'à la condition de la fusion ; avec les règles, les rituels, l'histoire et la culture que cela suppose. Si une entreprise ne pratiquait plus que le seul travail à distance, elle s'égarerait vers un suicide à la fois économique et social ; sans oublier les suicides individuels, véritable fléau touchant les personnes qui se sentent distancées ou dépassées par les tâches réclamées.

En ce sens, le confinement peut s'imposer comme une leçon capable de nous faire réfléchir sur ce qui se délitait ; une leçon apte à nous obliger à repenser la qualité de nos relations sociales, affectives, amoureuses.

Dans certaines familles, une sœur au lycée et un frère au collège, par exemple, ne se connaissaient pas, chacun englué dans tout un tissu de pseudo-obligations d'interactions dévorantes. Et puis, à la faveur du confinement, il y eut notamment la redécouverte des jeux de société, avec leurs lots de reconnections.

La qualité de l'épouillage y a gagné. Le confinement peut donc être un très lourd traumatisme, mais aussi l'occasion de procéder à un rééquilibrage intelligent entre notre bulle et l'extérieur, entre notre intimité et

la vie avec les autres : un équilibre qui ne viendrait pas heurter un long héritage – notre évolution depuis 2 millions d'années – de fusion/fission...

### **Cela pourra-t-il se faire sans une reconfiguration des liens de pouvoir – à laquelle le confinement invite aussi à réfléchir ?**

Il me semble en effet important d'arrêter de confondre ressources humaines et ressources des humains. Les études et les statistiques menées de par le monde développé concernent les métiers. Et jamais – malgré l'usage débridé du terme « humain » par les managers de toutes obédiences – le caractère adaptatif des individus. Or cette dernière notion s'avère capitale pour décider de la redistribution des tâches : dans quelle proportion doivent-elles être dévolues à la machine, à l'humain, ou à une configuration hybride – le tout avec le consentement et la participation des gens concernés par une telle redéfinition de leur activité ?

Par ailleurs, alors que la pandémie et le confinement ont révélé l'importance cruciale de métiers dépréciés, en particulier auprès des personnes – soins, éducation, livraison... –, quelle position peuvent encore prétendre occuper nos élites de statut et non du faire ni de l'innovation ?

Jusqu'à présent, tout cela manque cruellement d'anthropologie. Nous ne ferons pas l'économie d'une révolution du management, pour qu'il devienne enfin réellement humain.

### **Ce qui suppose une dose de télétravail...**

Bien entendu. Si j'ai insisté sur le danger d'ordre anthropologique d'un basculement soudain et total dans le télétravail, je trouve aberrantes ces entreprises qui, dès la fin du premier confinement, ont prétendu

effacer les expériences positives du travail à distance en exigeant un retour soudain et total à la présence dans les locaux !



© Éd. Odile Jacob

Je suis sidéré par l'absence de réflexion complète sur le sujet. Un cabinet international de conseil en stratégie, le Boston Consulting Group, ainsi que l'ANDRH (Association nationale des directeurs/trices des ressources humaines) ont récemment publié une enquête dans laquelle il apparaît que les responsables pensent ne consacrer à la question aucun investissement financier d'importance.

Le télétravail n'est envisagé qu'à partir de motivations prosaïques : limiter les temps de trajet, économiser les surfaces des bureaux, améliorer la productivité. Cela ressortit à une évolution d'agrément, qui ne modifie en rien l'organisation du travail ni les tâches à effectuer, en ce deuxième âge de la révolution industrielle marqué par la machine intelligente – et non plus par la structure imposant le contrôle des moyens de production, pour flirter avec la phraséologie marxiste. Nous sortons du premier âge des machines !

**En attendant, les femmes supportent le poids de cette absence de vision...**

Tout retombe effectivement sur leurs épaules. Elles exécutaient déjà le double de ce que réalisent les hommes, mais le confinement les menace du

syndrome de la machine à coudre Singer : sous couvert de bénéficier d'une technique avancée, les femmes s'étaient retrouvées surexploitées à la maison.

Non seulement les femmes écopent majoritairement du travail partiel en France, mais quand elles sont à plein temps, du fait des obligations familiales qu'elles assument, elles sont privées des promotions souvent liées à l'épouillage : s'attarder avec la hiérarchie en dehors des heures de bureau, papoter durant des apéros, etc.

Avec le confinement, les voici, sans possibilité de se mobiliser contre leur surexploitation, principales victimes d'un télétravail obligatoire qui empêche les salariés de se rencontrer deux ou trois fois dans la semaine, comme le voudrait notre société de fusion/fission.

**Comment s'adapter, se monter darwinien ?**

Être darwinien, ce n'est ni être cynique (consentir à la loi du plus fort), ni être passif (intérieuriser sa faiblesse), comme on le pense trop souvent. Être darwinien, c'est s'interroger sur nos capacités à nous adapter à un monde que nous changeons. Une telle relation dialectique – voilà que la phraséologie marxiste me reprend ! – est donc à l'opposé du laissez-faire laissez-passer de l'immunologie collective d'un Donald Trump ou d'un Jair Bolsonaro, par exemple.

Ce virus nous rappelle que les manifestations de la nature – virus mais aussi bactéries, éruptions volcaniques, changements climatiques, modifications des courants océaniques et destructions écologiques, etc. –, affectent toutes les populations humaines, directement ou indirectement. Il est l'ange noir égalitaire.

Les gouvernements, les sociétés, les entreprises et les personnes les plus riches et les plus puissantes devraient comprendre une seule chose : dans un écosystème, nous sommes interdépendants. Mais voilà : nous sommes la seule espèce qui exploite son prochain – en faisant preuve d'une extraordinaire créativité pour justifier un tel asservissement ; des espaces domestiques aux lieux de travail, ou entre les catégories sociales. Depuis dix mille ans, depuis les inventions des agricultures, du travail et des moyens

de production, toute notre évolution récente et notre histoire se ramènent à une immense entreprise de domestication à la fois des êtres et de l'être.

### **Depuis quand l'homme se considère-t-il supérieur à – et propriétaire de – la nature ?**

Depuis la révolution néolithique, qui a tout de même pris 5 000 ans. « *Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent* », résume une citation attribuée à Chateaubriand.

Il ne s'agit pas de vouloir revenir sur l'invention de l'agriculture, mais de mettre l'homme en face de ses responsabilités. On nous a enseigné, comme à propos de la chute de l'Empire romain, que les catastrophes ayant causé la disparition des civilisations avaient des causes externes et non internes.



« Le sac de Rome par Genséric en 455 », toile du peintre russe Karl Briullov (1799-1852). © Wikipédia

Tout irait encore pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, s'il n'y avait un châtement de l'Histoire : invasions barbares, épidémies, cataclysmes. Or les problèmes procèdent du succès. La prétendue « *mondialisation heureuse* » a certes sorti un milliard et demi d'êtres humains de la pauvreté sur cette terre, mais comment suivre ceux qui se persuadent que sans l'épidémie de Covid-19, tout aurait continué comme aux plus beaux jours ? Les civilisations déclinent en raison de leur incapacité à repenser ce qui fait leur réussite.

S'adapter, au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est adopter l'approche écosystémique. Une telle compréhension du bon usage des diversités et des processus co-évolutifs

est en marche. Elle est conceptualisée, mais la France se montre plutôt rétive, comme si sa pseudo-« exceptionnalité » était un atout qui la sauverait. Pourtant, à cette heure, aussi intelligent voire florissant soit-on, si l'écosystème sombre, on chutera avec lui.

### **Faire face, est-ce déjà en partie remédier ?**

L'histoire des grandes épidémies et des grandes catastrophes naturelles montre que, souvent et par la force des choses, ces tragédies ont permis des avancées sociales. Après la grande peste du XIV<sup>e</sup> siècle, la diminution du nombre de paysans allait pousser à augmenter les rémunérations, à diminuer les charges et à réduire les prix des baux. S'ensuivit une élévation du niveau de vie qui permit le développement des artisanats. Une telle amélioration des conditions économiques et sociales allait favoriser la Renaissance. Les besoins fondamentaux de la société avaient été pris en compte par quelques pionniers visionnaires, comme souvent lors des grandes mutations.

À l'instar de l'évolution, il n'est pas nécessaire de tout réinventer. Il suffit de sélectionner les solutions déjà existantes et d'en établir une nouvelle synthèse créatrice ; mais c'est le plus difficile à réaliser.

Aujourd'hui, la pandémie et le confinement nous amèneront peut-être à sortir du capitalisme managérial, gestionnaire et financier, afin de dynamiser une civilisation entrepreneuriale donc salutaire. Une civilisation qui fasse appel à l'adaptabilité de toutes et de tous.

Utopique ? Les personnels hospitaliers, malgré leurs difficultés à la fois structurelles et humaines, nous proposent un magnifique exemple de notre adaptabilité une fois que nous sommes libérés des contraintes imbéciles.

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Direction éditoriale** : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.